

Lames coupables

Une nouvelle inédite de Gail Scott

Gail Scott

Number 11, December 1983, January 1984

Littérature : le Canada existe-t-il?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21371ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Scott, G. (1983). Lames coupables : une nouvelle inédite de Gail Scott. *Nuit blanche*, (11), 51–53.

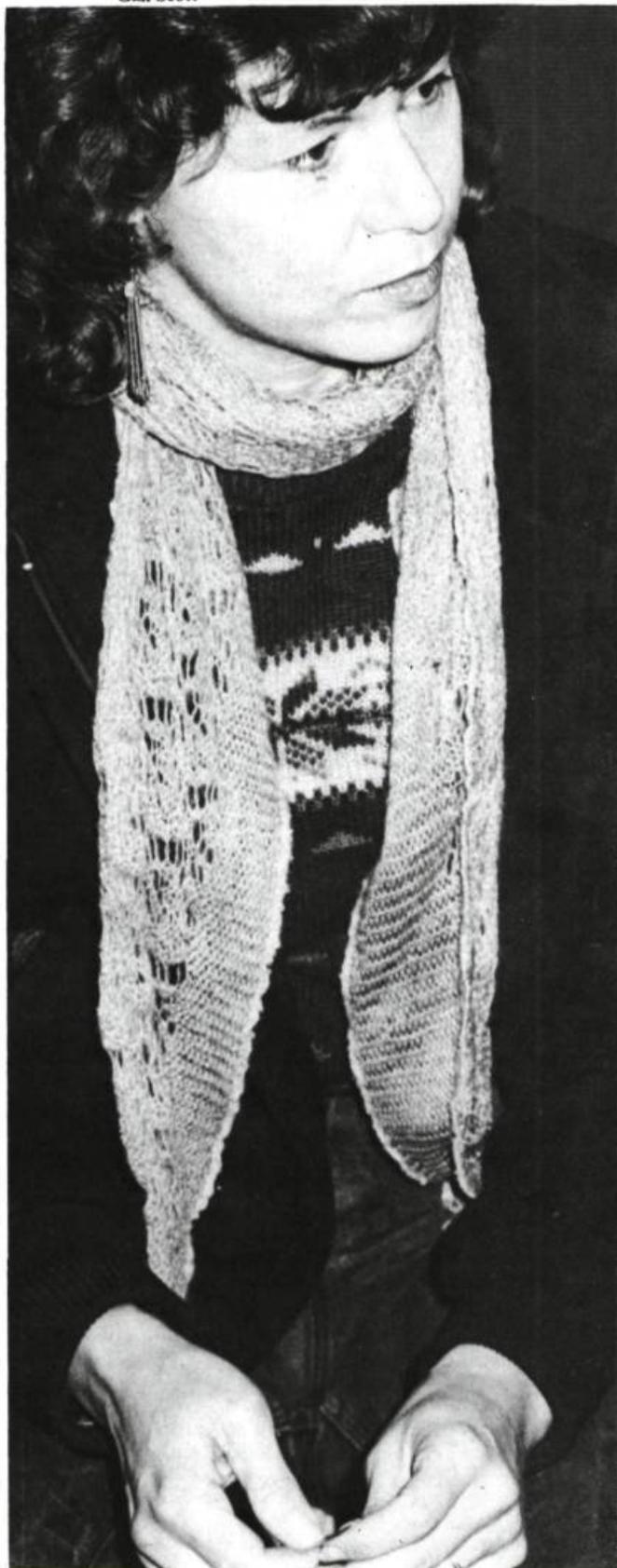


Photo A. M. Guérineau

LAMES COUPABLES

Une nouvelle inédite de Gail Scott

Les totems sur mesure égayent l'île, embellissent les abords des centres commerciaux. Leurs teintes sont si brillantes qu'ils ressemblent à des dessins animés. «Le **nouveaux riche*** de l'art aborigène», dit pensivement un sculpteur britannique. L'écrivaine hoche la tête. L'île baigne dans la mythologie indienne. Les villes portent des noms indiens. On voit des dessins indiens sur les rochers léchés par la mer. Mais où sont donc partis tous les Indiens? Sont tous sur la terre ferme. Pas de leur plein gré, je suppose, songe-t-elle.

En fait, il faudrait dire «autochtones» plutôt qu'«Indiens». La voix d'un marxiste de Vancouver. **Le mot «Indien» est en effet une erreur des Britanniques qui cherchaient le Passage du Nord-Ouest.**

«Les Indiens», poursuit pensivement le sculpteur britannique. «Les autochtones», rectifie-t-elle. En silence. Inutile de se disputer avec des compagnons de voyage. Ils sont debout, au bord de la mer. Regardent un orque épaulard dessiné sur une pierre. Près d'une tonne de chair de baleine qui bondit, en extase, hors de l'eau. Son dos ondule comme une vague. Reflète l'intensité, la joie intense de l'animal en jeu. Une archéologue, amie du sculpteur, penchée sur les vieux dessins, prend des notes en prévision d'un livre sur une tribu qui vivait là autrefois. La tribu a disparu il y a 300 ans.

Merci mon Dieu pour la culpabilité des Blancs. Perpétuer CE QUI FUT MAGNIFIQUE CHEZ LES INDIENS. Elle emploie ce mot à dessein. **Et c'est pas cette petite goutte de sang aborigène que tu te vantes d'avoir dans les veines** (encore la voix marxiste) **qui te permettra de te hisser au-dessus de tout ça.**



La voilà qui roule sur l'autoroute. Jeans noirs serrés et chemise noire. Talons d'un pouce et demi. Consciente des contradictions associées à la recherche de l'authentique culture autochtone. Dans le village pauvre de la réserve, s'alignent deux douzaines de totems non peints du XIX^e siècle. Comme un cimetière. Pointant leurs corbeaux effacés et leurs loutres vers les pics rocheux. Pics rouges, or et verts dans le soleil couchant. Les montagnes sont comme des aplats sur le ciel pourpre. On dirait un décor de western.

«Dans le temps, là-bas dans le Nord, nous avions établi un **modus vivendi**, avait dit le vieux sculpteur. Même si déjà, ils souffraient terriblement de la présence des Blancs. Ils venaient en ville pour acheter de l'eau-de-vie. Ils galopèrent sans arrêt le long de la grand-rue en

* En français dans le texte.

buvant à grands coups. Avaient de plus en plus de misère à se tenir sur leurs chevaux. Le lendemain matin, on les retrouvait tout froids, près des chevaux qui brouaient tranquillement.»

Les romanciers blancs doivent résister à la tentation secrète de conclure leurs histoires par un mariage mixte. Un exemple: un instituteur, cheveux clairs, se mérite la fille du chef. Parce qu'elle est toujours la plus belle des belles. Renversons l'image, le problème s'éclaircit. La femme blanche suit l'homme autochtone. Où? Dans sa cabane. Dans son modeste appartement. Cesse de tomber dans les clichés. Mon Dieu. Elle porte une culotte de golf.

Par la vallée d'Hazelton, elle file dans une voiture de location. L'accélérateur au plancher. Exaspérée par l'enfant assise sur le siège arrière. Qui refuse de regarder, par la fenêtre, l'incroyable paysage de montagnes. Un renard se pointe sur la route, un lapin dans la gueule. «Regarde, dit l'écrivaine d'un ton sarcastique. Tu ne reverras jamais ça, sauf dans un film de Walt Disney.» «Oui M'man.»

Elle accélère encore. Cette enfant est si apathique parfois. Merde. Les sirènes de la police. Qui lui fait signe de se ranger. Le montant de la contravention est absolument phénoménal. Il va falloir rapporter la voiture. Maintenant, l'enfant se tient bien droite. S'applique à observer le paysage. Elle se sent personnellement responsable de ce nouveau trou dans leur petit budget. Le soleil couchant dore les érables et les pins. Ses yeux de petite fille sont un mélange de tristesse et d'ironie.

Mécontente de sa propre attitude, l'écrivaine entre en ville. Évite de regarder le «M» doré d'un McDonald. Que vient souligner, message subliminal, le bec jaune et recourbé du corbeau d'un totem flambant neuf.

Dans l'autobus qui les mène vers l'Alaska, leur chauffeur est une espèce de comédien raté. «Vous allez voir votre petit ami?» demande-t-il à l'écrivaine, qu'il prend pour la blonde d'un mineur. «Justement, j'ai ramené son autre femme en ville hier. Ah! Ah! Il ressemble à Yogi l'Ours, pense-t-elle méchamment. Un sourire qui remonte jusqu'aux oreilles. «J'ai entendu parler d'un Indien, dit-il en la regardant par-dessus son épaule, qui avait trouvé une job à Fort McMurray pour une compagnie de pétrole américaine qui d'habitude embauche seulement des Newfies. Alors la compagnie lui donne de l'argent pour qu'il aille chercher sa femme et ses enfants à Terre-Neuve. Seulement, la femme et les enfants du gars sont jamais partis de Fort McMurry. Puis ils lui donnent beaucoup d'argent pour qu'il fasse déménager ses meubles dans l'Ouest. Seulement, les meubles du gars sont jamais partis de Fort McMurray. Ce gars-là a fait à peu près 10 000 \$ avant même d'avoir travaillé une journée.»

Elle sourit malgré elle. «L'ironie de l'histoire...» Elle hésite. L'autobus cahote dans une courbe en épingle à cheveux. Ils les construisaient comme ça pendant la guerre. Pour rendre la route plus difficile à bombarder. «L'ironie de l'histoire, c'est qu'il ne reste à peu près plus d'autochtones dans l'île de Terre-Neuve. Ils se sont éteints. Ou bien.» Quelque chose lui dit de s'arrêter. Elle ne se rappelle plus où elle a entendu cela. Témérement, elle plonge: «Paraît même que des gens tiraient sur eux pour s'amuser le dimanche.» Il se tord de rire. «C'est pas drôle», dit-elle, fâchée. Elle va ajouter quelque chose lorsqu'elle aperçoit un ours dehors. On est vraiment en plein bois. Si elle en dit trop, le chauffeur pourrait bien la jeter dehors. L'ours a mis la patte dans une poubelle. Ils se dirigent vers un magasin général. Dans l'escalier, une Indienne épuisée, avec deux enfants trop maigres. Les enfants —

Pas de doute: le fait que les femmes portent des enfants les rend sensibles aux malheurs de tous les enfants. Quelle que soit leur origine. Les yeux verts de sa fille l'observent. En principe, cela devrait créer un lien particulier entre les femmes de toutes les races. Ces yeux verts lui donnent l'idée folle qu'elle est en train de descendre la route en courant, enveloppée d'un manteau de guenilles, cousu d'identités multicolores.

Plus elles montent vers le Nord, plus les routes sont poussiéreuses. Plus les rideaux des hôtels sont sombres et épais. Pour cacher le soleil de minuit. La ville où elle rencontre son collègue a l'air d'un bordel. C'est surtout une rangée d'hôtels aux façades trompeuses. Dans les vitres, des affiches: «Danseuses exotiques à partir de midi». Pour divertir les mineurs qui reviennent d'en haut de l'argent plein les poches. À partir d'ici, il faut quatre heures de chemin poussiéreux pour atteindre le village autochtone où il habite.

Elle sourit en le voyant entrer dans le lobby. L'écrivain blanc qui présente fièrement son épouse slavy. Et un prêtre renégat, défenseur notoire des droits des Dénés*. Enfin un rapport réel avec la culture autochtone. Pendant 400 kilomètres, ils causent avec animation de politique nordique. (Vitres fermées, à cause de la poussière.) Elle imagine un groupe de cabanes en bois rond nichées parmi les arbres. Sur un traversier qui franchit le confluent de deux rivières majestueuses, elle ouvre la vitre et étend le bras. Aussitôt, il est noir de moustiques. Tout le monde rit. Elle retient son souffle tandis que la Toyota passe en vitesse sur la dernière butte qui les sépare du village.

Voilà qui correspond bien peu à son idée de l'«authentique». Le village se compose de 40 pour cent de maisons préfabriquées fournies par le gouvernement. Le quartier blanc. Les Dénés vivent dans de petites cabanes,

* «Dénés» veut dire peuple, dans le langage des tribus des Territoires du Nord-Ouest.

souvent misérables — le quartier pauvre. Les jours passent. De toute manière, elle n'entrevoit aucun moyen d'établir des contacts véritables. Le mois passé, dit-on, les Indiens ont commencé spontanément une danse du tam tam qui a duré trois jours. «Est-ce qu'il y en aura une autre?» «On ne sait jamais, dit son collègue. Mais j'en doute.» Elle entend parler la langue slavey seulement une fois. À l'église. Parce que le prêtre blanc lisait la Bible dans cette langue. «Vous feriez mieux d'y aller, avait dit Jeannette, la femme de son collègue, avec ironie. Vous n'entendrez peut-être jamais plus parler le slavey.»

(Grand-papa parlait le slavey. Quand elle était enfant, une voisine que le vieil homme avait éconduite s'était exclamée: «Ton arrière-grand-mère avait l'air d'une squaw!» Naturellement, en remontant vers le Nord, elle avait voulu vérifier. «Je n'ai jamais entendu parler de cette histoire de sang indien», avait dit la seule soeur survivante du vieil homme. **Regardant l'écrivaine bien en face, yeux noirs sous ses cheveux d'un blond décoloré.** Puis elle avait amené la jeune femme dehors pour lui montrer sa trimoto de chasse. Un dernier souvenir: la vieille tante plongeant dans la forêt sur le petit véhicule à moteur, bottes de cowboy accrochée aux pédales, fusil suspendu dans le dos.)

Dans les rapports sociaux, les gènes n'ont aucune importance. Cette épuisante voix marxiste. **Dans les rapports avec le monde, nous sommes la somme de nos expériences sociales.**

Dans le salon, Jeannette et sa cousine Agnès cousent des perles sur des mocassins. La télécouleur est allumée. Le soleil de minuit touche à peine l'horizon. Malgré l'heure, les enfants — deux et trois ans — se chamaillent. L'écrivaine grince des dents. Elle ne veut pas dire: «Pourquoi ces enfants ne sont-ils pas couchés?» Bien sûr qu'elle est d'accord avec les méthodes d'éducation des autochtones. Ne soumettre les enfants à aucune règle. Les laisser dormir et manger quand ils en ont envie. Sauf que. Les adultes ont besoin. De paix —

«Parlez-moi de votre famille», dit Jeannette. Son mari est absent. C'est la première fois qu'elle amorce une conversation avec la visiteuse. Tandis que le soleil tombe puis remonte aussitôt, elles passent de leurs familles respectives aux plantes médicinales. L'enfant de trois ans dort profondément par terre. L'écrivaine ratisse sa mémoire, à la recherche des recettes paramédicales qu'emploient les vieilles femmes de la campagne, là-bas, dans l'Est. Contre le rhume, des oignons sous la plante des pieds. (Elle n'a jamais pu dire ça d'un air sérieux.) Contre la toux, du sirop à base d'écorce de bouleau. Les femmes s'émerveillent de leurs recettes identiques. Enfin, elle prend contact. La chaleur de la communication flotte dans l'air.

«Les plantes, c'est seulement la pointe de l'iceberg, dit Agnès. On a d'autres manières de traiter les maladies.» La femme blanche est excitée. Peut-être vont-elles parler de magie. Elle adorerait prendre des notes.



Silence. «Mais on ne parle jamais de ça, ajoute la femme aborigène. C'est ce qu'on nous a appris dès notre enfance.» Soudain il est l'heure d'aller se coucher. Et elle doit partir demain.

Tôt le matin, elle entre dans la cuisine, vêtue d'une élégante culotte de denim. «On dirait que vous allez jouer au golf», dit Agnès en pouffant de rire. L'écrivaine sourit, gênée; elle voudrait cacher la golfeuse, si blanche, si banlieusarde. Agnès, embarrassée, s'est mis la main sur la bouche. Puis elle rit. «Je sais pas ce qui m'a prise. Ça vient tout à coup, comme ça.»

Le pilote verrouille la portière du Cessna. Agnès crie quelque chose sous le vacarme des moteurs. «Dommage...» Dommage qu'elle n'ait pas pu rester plus longtemps? Ouais. Eh bien. De toute façon. Elle pourra toujours écrire quelque chose là-dessus. ■

Titre original: **Guilt Edges.**
Traduction de Sylvie Chaput,
revue par Gail Scott et Roger DesRochers.

Gail Scott a déjà publié un recueil de nouvelles, **Spare Parts**, chez Coach House Press (1983).